

LETTRE DE M. MARZOLFF

Paballong, le 13 juillet 1881.

Cher directeur,

Je ne vous ai pas écrit plus tôt, parce que je désirais réjouir votre cœur par la nouvelle que la station de Matatiélé était de nouveau entre nos mains et que la paix était signée. Mais je m'aperçois que, si je voulais attendre ce moment, je n'aurais pas de sitôt le bonheur de vous envoyer quelques lignes.

Vous avez appris qu'après bien des délais involontaires et bien des fatigues, nous avons pu nous retirer enfin à Paballong. Ce n'a pas été une petite affaire de se rendre de Kokstad à cette station. Par suite de pluies torrentielles et incessantes, les chemins étaient impraticables et en quelques endroits le sol était tellement détrempe que les roues pénétraient jusqu'à l'essieu. Ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés, après avoir cassé deux timons, laissé la majeure partie d'un tout petit chargement en route dans une hutte de Griquois, et mis quinze jours à franchir un espace de soixante-dix milles, que nous avons atteint la résidence de nos amis Christmann. Il n'est pas possible de se figurer tous les ennuis que nous avons rencontrés dans ce premier voyage. Je cite, entre autres, le fait suivant. Nous étions en vue de la station. J'apercevais à quelques milles la ligne des montagnes contre lesquelles est adossée la demeure du missionnaire ; il était trois heures de l'après-midi. Je dis à ma belle-sœur : « Patience, dans deux heures nous échangerons cette maison roulante contre une maison plus spacieuse ; » et sur un chemin ferme en apparence nos deux roues de droite s'enfoncent jusqu'à l'axe. Après bien des efforts infructueux, je me décide à abandonner le wagon pour le rechercher le lundi (c'était un samedi), et je transfère

quelques effets sur celui de Tobia. Le soleil est sur le point de descendre à l'horizon lorsque nous nous remettons en route. Nous marchons à la clarté des étoiles, hors de tout chemin, la route étant à chaque instant coupée par des ravins formés par les pluies ; nous franchissons quelques mauvais pas ; tout à coup, — le malheur nous poursuivait ce jour-là, — nous tombons dans un trou, et force nous est de camper là. Cependant je n'en prends pas mon parti, car je ne me suis pas encore assimilé le caractère indigène au point de souscrire avec une nonchalante résignation à toutes les difficultés. D'ailleurs, j'étais inquiet sur le sort de ma femme, de ma belle-sœur et de mon enfant qui, au premier arrêt, avaient bravement pris la résolution, en vraies Africaines, de nous devancer à pied. Je laisse tout aux soins de Tobia et je me mets hardiment en marche, à travers des marais. Je ne voyais pas de sentier, mais je connaissais assez la situation de Paballong pour ne pas me perdre. Les tertres succédaient aux tertres, les ravins aux ravins, quand enfin je distinguai dans le lointain la flamme vacillante d'une chandelle. Mais j'étais loin d'avoir atteint le but : je fis une fois de plus l'expérience de tous les âges qu'entre voir et posséder il y a toute la distance qui sépare le désir ardent de sa réalisation. J'étais brisé à mon arrivée, mais ma fatigue fut allégée à la vue de ma famille.

A cause du mauvais état des routes, il me fallut retourner deux fois à Kokstad pour chercher le reste de notre bagage.

Cependant je ne voudrais pas laisser à ceux qui peuvent lire ces lignes l'impression qu'un voyage en wagon soit dénué de tout charme. Si les chemins sont beaux et que les bœufs tirent bien, c'est un grand plaisir de vivre durant quelques jours à la bohémienne. Rien n'est plus favorable à la méditation. Le matin, quand le wagon se met en branle, et qu'on peut le laisser cheminer avec confiance, on marche en avant. Au milieu de cette solitude, où tout vous invite à l'adoration, ce beau ciel si pur, si bleu, et ces mille

frémissements de la nature qui s'éveille, prières muettes qui montent vers le Créateur, l'âme se sent portée par ce concert universel à s'élever vers Dieu pour le prier, le bénir et le louer. On est seul, loin de tout fracas ; on est soustrait momentanément aux soucis de la vie missionnaire, rien n'empêche l'effusion du cœur, l'épanchement de l'âme dans le sein du Père. Et à mesure qu'on prie, l'esprit cherche partout, auprès et au loin, amis, connaissances, œuvres, en un mot, tous ceux et tout ce qu'il peut présenter à la tendre sollicitude et à la bénédiction de son Sauveur. La prière et la méditation alternent, se mêlent, les réflexions succèdent aux réflexions, et ordinairement ce qui se passe sous les yeux dirige le cours des pensées, à moins qu'un sujet plus important ou plus actuel ne s'impose.

Vous ne serez pas surpris si je dis que nous sommes fatigués de l'état actuel de choses, et que nous soupirons ardemment après la paix. Elle est probablement conclue au Lessouto, mais les affaires sont loin d'être aussi avancées de nos côtés : les Bassoutos de Makoai ont à traiter directement avec MM. Strachan et Brownlee. A considérer les manières d'agir des troupes, il ne paraît pas qu'on veuille réellement la fin des hostilités. On entame les négociations, et chaque jour on tue des indigènes que la faim chasse des hauteurs. Il est exigé de ceux qui ont le désir de se rendre qu'ils descendent par la gorge qu'ils ont suivie en se sauvant dans les montagnes. Les chefs bassoutos s'opposent à ce que leurs gens se livrent aux Anglais avant la conclusion de la paix : cela se comprend. Ceux donc qui tentent l'entreprise sont contraints de fuir clandestinement et de descendre par où ils peuvent. Tant pis pour eux, c'est leur affaire ! Est-ce que messieurs les officiers peuvent entrer dans ces considérations ?

Que je vous entretienne aussi de notre station de Mata-tiélé. J'ai enfin obtenu la permission de reprendre possession de ma maison. La chapelle restera au service de l'armée jusqu'à la fin de la guerre. Vous savez qu'elle a été trans-

formée en poudrière et en forteresse. Les murs ont été tellement endommagés par les meurtrières qu'on y a pratiquées, qu'il n'est pas prudent de s'y rassembler. Je doute qu'elle puisse être d'un long usage, les dégâts étant irréparables : c'est un édifice perdu pour la Société. Les deux maisonnettes existent encore, mais tout ce qui était à l'intérieur en fait de bois, rayons de la bibliothèque (si le titre n'est pas trop ambitieux), de la paneterie, de la cuisine, a été enlevé et brûlé. Un vieux hangar, qui avait encore une certaine valeur à cause du bois et du chaume, a été transformé en combustible ; deux barrières en lattes du jardin ont disparu et la cloche de l'Eglise est perdue selon toute probabilité ; je ne l'ai pas revue. Avant de pouvoir habiter la maison, il faudra la blanchir, lui faire subir un grand nettoyage et l'arranger un peu : elle servait d'infirmerie et d'hôpital. En quittant la station en novembre dernier, j'avais fermé la maison à clef ; ils ont dû faire sauter les serrures pour y pénétrer. Les vitres sont en général cassées. Voilà bien des dépenses urgentes à faire pour la rendre habitable.

Je comptais y aller, il y a quelques jours, pour en prendre possession, alors même que je n'y résiderais pas de suite, les gens étant encore dans les montagnes ; mais j'en ai été empêché faute de monture. Mon unique cheval a été volé durant la nuit par des Bassoutos. Nous sommes bien montés : point de cheval, point de bœufs ; mon attelage est réduit à six têtes. C'est avec la plus grande peine que je réussis à transporter mes effets ; les indigènes demandent un schelling par tête et par jour. Vous le voyez, la guerre a été bien dure pour nous. J'ai pu louer un cheval, et j'espère visiter dimanche prochain mon annexe de Sibi ; de là, j'irai à Matatiélé, pour faire valoir mes droits sur la maison, encore occupée en ce moment. Si je puis trouver un garçon et une jeune fille disposés à y demeurer avec nous, nous y retournerons bientôt.

H. MARZOLFF.